

*Les Dialogiques — III.*

# LA MÉMOIRE DU MONDE

*Sur l'oubli, la transmission et ce que nous devons aux morts*

*« La mémoire est le présent du passé. »*

Paul Ricoeur

*« Il existe un rendez-vous secret entre les générations passées et la nôtre. »*

Walter Benjamin

*« Le vrai paradis, c'est le paradis qu'on a perdu. »*

Marcel Proust

**Christian Mahoukou**

*Philosophe, chercheur indépendant  
en phénoménologie de l'interpellation*

# PRÉLUDE

## *Une salle pleine de fantômes*

Le professeur Verne entra ce matin-là avec quelque chose sous le bras — un objet enveloppé dans un tissu sombre, qu'il posa au centre de la table sans un mot.

Ils le regardèrent. Certains reconnurent la forme avant qu'il ne dévoile — un livre. Ancien, manifestement. La reliure usée, le dos fatigué, les coins arrondis par des décennies de mains.

Il défit lentement le tissu.

— Ce livre appartenait à mon grand-père. Il l'avait annoté pendant vingt ans — des notes dans les marges, des soulignements, des petits papiers glisés entre les pages. Il est mort il y a trente ans. Et chaque fois que je l'ouvre — je le rencontre. Pas son souvenir. Lui. Sa façon de penser, ses hésitations, ses certitudes provisoires. Sa voix, silencieuse et précise, dans ces marges minuscules.

— Ce matin, nous allons parler de mémoire. Pas au sens technique. Au sens philosophique le plus profond. Ce que cela signifie, pour un être humain, de se souvenir. Ce que nous perdons quand nous oublions. Et ce que nous devons — cette dette étrange, silencieuse, que nous avons contractée envers ceux qui sont venus avant nous.

Il posa la main sur le livre.

— Ce livre est un fantôme. Cette salle est pleine de fantômes. Et la question philosophique est celle-ci : est-ce que nous les entendons encore ?

Un silence s'installa — différent des silences habituels. Plus habité. Comme si la question avait convoqué quelque chose dans la salle qui n'y était pas encore tout à fait présent.

— **Malia** : Vous parlez de transmission. Mais la transmission suppose quelqu'un qui reçoit. Et j'ai parfois l'impression que nous avons perdu la posture de la réception.

— Oui. Et c'est précisément là que nous allons. Mais avant d'y arriver — je voudrais vous demander quelque chose. Une chose très simple.

Il les regarda un à un.

— Quel mort vous habite ? Pas au sens littéraire — au sens littéral. Qui, parmi ceux qui ne sont plus, continue de penser en vous ? De vous questionner ? De vous résister ?

— **Thomas** : Mon grand-père maternel. Il était ouvrier. Il n'a jamais fait d'études. Et quand je travaille sur des textes abstraits, j'entends quelque chose en moi qui dit : à quoi ça sert ? Qui est-ce que ça aide ? C'est sa voix. Je n'en doute pas.

— **Iris** : Simone Weil. Je ne l'ai pas connue évidemment. Mais depuis que je l'ai lue, elle me regarde faire ce que je fais. Et son regard est inconfortable. Elle demande toujours : est-ce que tu vis ce que tu penses ?

— **Noa** : Ma langue d'origine. Je suis né ici, j'ai grandi ici. Mais mes parents venaient d'ailleurs. Et la langue qu'ils parlaient entre eux — que j'ai entendue dans mon enfance sans jamais vraiment l'apprendre — cette langue me manque comme quelque chose que je n'ai jamais eu. C'est une mémoire sans souvenir. Une transmission interrompue.

— Voilà. Voilà exactement ce dont nous allons parler. Ces voix, ces regards, ces langues interrompues — c'est la mémoire au sens philosophique. Pas la mémoire comme stockage d'informations. La mémoire comme façon d'être habité par ce qui n'est plus là.

\* \* \*

## I. Ricœur et la mémoire juste — Se souvenir sans trahir

---

— Je voudrais commencer par une distinction que Paul Ricœur a passé toute sa vie à affiner.

Il alla au tableau. Écrivit trois mots en colonne :

---

**MÉMOIRE**

**HISTOIRE**

**OUBLI**

---

— Ce sont les trois mots du titre de son œuvre majeure — La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli, publiée en 2000, quand Ricœur avait quatre-vingt-sept ans. Un livre de vieillesse, dans le meilleur sens du terme — un livre qui ne cherche plus à impressionner, qui va droit à ce qui compte, avec la patience de quelqu'un qui a traversé beaucoup de temps.

— Ricœur commence par une question que personne ne pose vraiment. Il demande : qu'est-ce que se souvenir ? Et sa réponse est surprenante. Il dit : se souvenir, c'est prétendre. Prétendre que quelque chose qui n'est plus là a bien eu lieu. La mémoire est fondamentalement une prétention à la vérité passée. Elle dit : ceci a été.

Il écrivit au tableau :

---

**La mémoire est une prétention à la vérité du passé.**

**Elle dit : ceci a été.**

---

— Et c'est cette prétention qui la distingue radicalement de l'imagination. Quand j'imagine, je sais que ce que je produis n'a pas nécessairement existé. Quand je me souviens — je prétends que si. Cette prétention est ce qui donne à la mémoire son sérieux, sa dignité, et aussi sa fragilité.

— **Sonia** : Mais alors — si la mémoire peut se tromper, si elle est par nature reconstructive — sur quoi repose sa prétention à la vérité ?

— C'est la question centrale de toute l'épistémologie de la mémoire. Et Ricœur n'y répond pas par une méthode. Il répond par une éthique.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**La mémoire juste — ni trop, ni trop peu.**

---

— Ricœur parle de la mémoire juste — *justa memoria*. Une mémoire qui n'est ni dans l'excès ni dans le défaut. Trop de mémoire — c'est la ruminantion du passé, l'incapacité à oublier qui paralyse l'action présente. Les traumatismes non digérés — individuels ou collectifs. Trop peu de mémoire — c'est l'oubli qui nie. L'oubli qui dit : cela n'a pas eu lieu. L'amnésie politique, l'histoire réécrite.

— **Thomas** : Mais qui décide de ce qui est juste ? Le travail de mémoire — qui le fait, qui le dirige, au nom de qui ? Parce que la mémoire collective est toujours politique.

— Vous touchez quelque chose d'essentiel. La mémoire est toujours la mémoire de quelqu'un. Il n'y a pas de mémoire sans sujet. Et les sujets collectifs ont toujours des intérêts dans la façon dont ils se souviennent.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**L'identité narrative —**

**nous sommes ce que nous racontons de ce que nous avons été.**

---

— Et voilà pourquoi la mémoire est toujours politique. Ce qu'on commémore et ce qu'on tait. Ce qu'on enseigne et ce qu'on omet. Les héros qu'on choisit et les victimes qu'on ignore. Tout cela construit une identité.

— Ricœur dit qu'il y a un abus de mémoire — quand la mémoire est instrumentalisée pour justifier des revendications présentes. Et un abus d'oubli — quand l'oubli est imposé pour protéger les coupables. Et entre les deux — la tâche difficile, jamais achevée, du pardon. Non pas comme effacement — le pardon n'efface pas le crime. Mais comme déliement. La façon de délier le coupable de son acte sans nier l'acte.

— **Malia** : Mais ce travail de mémoire — comment se traduit-il à l'échelle des sociétés ? Comment une nation fait-elle ce travail ?

— Par les institutions. Par les commissions vérité et réconciliation. Par les mémoriaux. Par les programmes d'enseignement. Par la littérature et l'art. Mais Ricœur est lucide sur les limites. Ces institutions peuvent elles-mêmes devenir des instruments de manipulation — des commémorations qui figent la douleur plutôt que de la traverser.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**La mémoire n'est pas un monument.**

**C'est une pratique.**

**Elle se perd si on ne la pratique pas.**

---

— Et voilà ce qui m'inquiète dans notre époque. Non pas que nous manquions de mémoire — nous en avons plus que jamais. Des archives infinies, des bases de données gigantesques. Mais nous manquons de pratique de la mémoire. Nous stockons sans traverser. Nous archivons sans digérer.

— Une mémoire qu'on ne pratique pas — c'est ce que Ricœur appelle la mémoire morte. La mémoire qui ne fait plus rien à celui qui la porte. Qui ne l'oblige à rien. Qui ne le change pas.

\* \* \*

## II. Benjamin et la dette envers les vaincus — L'ange qui ne peut pas s'envoler

---

— Je voudrais vous lire quelque chose.

Il n'alla pas au tableau. Il resta assis et sortit une feuille pliée de sa poche intérieure. La déplia lentement.

— Ce texte a été écrit en 1940. Par un homme qui savait qu'il allait mourir. Walter Benjamin — philosophe, critique littéraire — fuyait les nazis. Il était à Port-Bou, à la frontière espagnole. La frontière était fermée. Il est mort cette nuit-là — le 26 septembre 1940. Il avait quarante-huit ans.

— Dans sa serviette, qu'il portait partout, il y avait un manuscrit. Ses dernières thèses — dix-huit fragments sur le concept d'histoire. Parmi ces thèses — la neuvième. La plus célèbre. Celle que je voudrais vous lire.

Il lut, lentement, avec ce soin particulier des voix qui savent qu'elles portent quelque chose de fragile :

*L'ange de l'histoire doit avoir ce visage. Son regard est tourné vers le passé. Là où nous percevons une chaîne d'événements, il voit une seule catastrophe qui ne cesse d'entasser ruines sur ruines. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler les vaincus. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si forte qu'il ne peut plus les refermer. Cette tempête le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne le dos. Cette tempête, c'est ce que nous appelons le progrès.*

Il posa la feuille.

Silence.

Un silence d'une qualité particulière — le silence de ceux qui ont entendu quelque chose qui demande du temps pour se déposer.

— **Iris** : C'est une des images les plus bouleversantes que j'aie jamais rencontrées en philosophie. Cet ange qui veut s'arrêter, qui veut ramasser les morts, et qui ne peut pas — parce que la tempête du progrès l'emporte de force vers l'avenir.

— Oui. Et ce bouleversement est philosophiquement important. Benjamin voulait précisément nous bouleverser — pas nous informer. Nous faire sentir quelque chose que le raisonnement abstrait ne peut pas produire : la culpabilité envers les vaincus.

Il se leva.

— Benjamin écrit depuis une tradition messiaïque juive qui a une conception très particulière du temps. Pas le temps linéaire du progrès — cette idée que l'histoire avance vers quelque chose de meilleur. Pour Benjamin, cette conception du temps est une catastrophe intellectuelle et morale.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**Le temps du progrès — homogène, vide, continu.**

**Le temps messianique — hétérogène, plein, interruptible.**

---

— Dans le temps du progrès, les morts sont du passé — de l'arriéré, de ce qu'on a dépassé. Ils ne nous demandent rien. Dans le temps messianique, le passé n'est pas clos — il reste ouvert, inachevé, en attente. Les morts ne sont pas du passé — ils sont en attente de quelque chose que nous seuls pouvons accomplir.

— Et voilà la thèse la plus vertigineuse de Benjamin. Il dit : il existe un rendez-vous secret entre les générations passées et la nôtre. Ce qui nous a été transmis — implicitement, silencieusement — c'est une responsabilité de rédemption envers ceux qui ont été vaincus.

— Non pas rédemption au sens religieux. Rédemption au sens politique et mémoriel. Faire ce que l'histoire n'a pas fait. Reconnaître ce que l'histoire a nié. Nommer ceux que l'histoire a effacés.

— **Thomas :** Mais cette dette envers les vaincus — comment la payer ? On ne peut pas ressusciter les morts. Alors en quoi consiste concrètement cette rédemption ?

— Benjamin est délibérément vague sur ce point. Ce n'est pas un programme politique — c'est une disposition éthique. Une façon de regarder l'histoire.

— Il y a une autre thèse où Benjamin parle des éclats du temps messianique — des moments dans le présent où le passé des vaincus fait irruption. Ces éclats ne suivent

pas l'ordre chronologique. Ils surgissent — dans un objet, dans un visage, dans une œuvre d'art.

Il écrivit au tableau :

---

**Saisir l'éclair du passé —  
avant qu'il ne disparaisse dans l'oubli définitif.**

---

— **Noa** : Vous avez dit tout à l'heure que Benjamin écrivait en sachant qu'il allait mourir. Et en l'écoutant — je ne peux pas m'empêcher de penser que ces thèses sont elles-mêmes un de ces éclats. Que lui — Benjamin — est un de ces vaincus dont il parle.

Le professeur Verne resta silencieux un long moment.

— Oui. Et c'est peut-être la chose la plus bouleversante dans la lecture de ces thèses. Benjamin ne parle pas des vaincus depuis l'extérieur — il parle depuis l'intérieur. Il est en train de devenir l'un d'eux au moment même où il écrit.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**Benjamin est sa propre thèse.**

---

— **Sonia** : Il y a quelque chose dans Benjamin qui entre en résonance directe avec notre époque. Nous vivons dans un temps d'accélération. Et l'accélération, c'est précisément la tempête du progrès de Benjamin. Cette force qui nous emporte vers l'avenir sans nous laisser nous retourner. Sans nous laisser entendre les voix de ceux que le progrès a écrasés.

— **Sonia** : Je pense à mon arrière-grand-mère. Elle était analphabète. Elle a passé sa vie dans un village de montagne, à faire des choses dont personne ne se souvient. Elle n'a rien laissé — pas d'écrits, pas d'œuvres, presque pas de photos. Et quand j'écoute Benjamin — j'ai le sentiment que c'est aussi d'elle qu'il parle.

— Oui. Benjamin aurait parlé des sans-nom de l'histoire. Sa méthode historique — ce qu'il appelait l'histoire à rebrousse-poil — voulait précisément retrouver ces vies minuscules.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**L'histoire à rebrousse-poil —**

**brosser l'histoire dans le sens contraire au poil du vainqueur.**

---

— Ce n'est pas de la nostalgie. C'est un acte politique et éthique. Refuser de laisser l'histoire être écrite uniquement par et pour les vainqueurs. Insister pour que les existences effacées comptent.

Il prit son manteau.

— Qui sont les vaincus de votre histoire personnelle ? Pas de l’Histoire avec un grand H — de votre histoire à vous. Qui, dans votre lignée, dans votre communauté, dans votre tradition, a été écrasé par quelque chose — et n’a jamais été entendu vraiment ?

Il boutonna son manteau.

— Benjamin dit que ce rendez-vous — ce rendez-vous secret entre eux et vous — n’attend pas indéfiniment. Le moment de le honorer est maintenant. Il a toujours été maintenant.

Et il sortit.

La feuille pliée — les thèses de Benjamin — était restée sur la table. Quelqu’un la prit. La lut. La passa à son voisin.

Elle fit le tour de la table en silence.

*Comme une lettre qui avait mis quatre-vingt ans à arriver à destination.*

\* \* \*

### III. Proust et la mémoire involontaire — Le temps retrouvé dans la chair

---

— Je voudrais commencer par une expérience que vous avez tous faite.

Il n'alla pas au tableau. Il resta debout, au centre de la salle, les mains dans les poches.

— Vous marchez dans une rue. Ou vous ouvrez un tiroir. Ou quelqu'un passe près de vous avec un parfum particulier. Et quelque chose se produit — quelque chose d'involontaire, d'inattendu. Une odeur, un son, une texture — et soudain vous n'êtes plus là. Vous êtes ailleurs. Dans un moment du passé qui remonte entier — pas comme un souvenir qu'on consulte. Comme une présence. Comme si le passé était redevenu présent.

— Qui a vécu cela ?

Tous levèrent la main. Presque simultanément. Comme une évidence si universelle qu'elle n'avait pas besoin d'être vérifiée.

— Proust a passé trois mille pages à décrire et analyser ce phénomène. Trois mille pages — sept volumes — pour dire ce que vous venez de reconnaître en levant la main. Non pas pour l'expliquer — pour le déployer. Pour montrer ce qu'il contient.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**La mémoire volontaire — je cherche, je trouve.**

## **La mémoire involontaire — elle surgit, elle me trouve.**

---

— Proust distingue radicalement ces deux formes. La mémoire volontaire ne nous donne que des informations sur le passé. Elle ne nous donne pas le passé lui-même. La mémoire involontaire, elle, surgit sans être cherchée. Et dans ce surgissement, quelque chose d'extraordinaire se produit. Le temps s'abolit. L'instant présent et l'instant passé coexistent — non pas dans la représentation, non pas dans l'image mentale, mais dans la sensation elle-même.

Il écrit :

---

**Dans la mémoire involontaire — le passé n'est pas représenté.**

**Il est ressenti. Il revient dans la chair.**

---

— **Léo** : Ce que Proust décrit a un nom en neurosciences — c'est la mémoire épisodique à déclencheur sensoriel. Les odeurs en particulier ont un accès privilégié aux structures limbiques. Ce n'est pas un mystère — c'est de la neuroanatomie.

— Oui. Et la neuroanatomie explique le mécanisme. Mais elle n'explique pas ce que Proust voulait pointer — et qui est d'un ordre entièrement différent. Proust ne s'intéresse pas au mécanisme. Il s'intéresse à ce que le phénomène révèle sur la nature du temps et de l'identité.

— La madeleine trempée dans le thé — ce n'est pas simplement le souvenir de Combray qui revient. C'est Combray lui-même qui revient — entier, vivant, avec ses

rues, ses maisons, ses jardins. Non pas comme une image dans la tête — comme une réalité qui se déploie. Et ce Combray retrouvé est — dit Proust — purifié du temps.

Il écrit :

---

**La mémoire involontaire arrache un moment au temps.**

**Elle lui donne une forme d'éternité.**

---

— **Thomas** : Mais c'est une éternité très fragile. Un éclair, vous avez dit. Et puis ça passe. Quelle valeur a une éternité d'une seconde ?

— C'est exactement la question que Marcel se pose pendant des centaines de pages. Et la réponse qu'il finit par trouver — au dernier volume, *Le Temps retrouvé* — est la réponse de l'artiste.

— Marcel comprend, très tard dans le roman, que ce que la mémoire involontaire lui donne — ces éclairs de passé ressuscité — c'est la matière de l'œuvre d'art. Non pas la matière de la représentation. Mais la matière d'une vérité qui n'existe que dans et par l'œuvre.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**L'art — la seule façon de rendre permanent ce que la vie rend fugace.**

---

— Proust dit quelque chose de vertigineux. Il dit que la vraie vie — la vie pleinement vécue, dont on ressent vraiment toute la densité — cette vraie vie, c'est la littérature. Non pas parce que la littérature remplace la vie. Mais parce que la littérature révèle ce que la vie contient sans jamais se révéler à elle-même.

— **Iris** : Il y a quelque chose de mélancolique dans Proust que vous n'avez pas encore nommé. Cette idée que la vraie vie ne se révèle qu'après. Que pendant qu'on la vit, on ne la voit pas. C'est une philosophie magnifique — et presque insupportable. Parce qu'elle dit que nous sommes toujours en retard sur nous-mêmes.

— Oui. Et c'est peut-être la vérité la plus difficile de Proust. Mais je veux nuancer quelque chose. Proust ne dit pas que la vie vécue est une perte. Il dit que la vie vécue et la vie comprise sont deux choses différentes. Et l'art est le lieu où ces deux choses peuvent, exceptionnellement, coïncider.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**Proust dit : nous vivons en avant.**

**Nous comprenons en arrière.**

**L'art est le lieu où les deux se rejoignent.**

---

— **Malia** : Je voudrais faire une connexion avec ce que vous avez dit sur Benjamin. Benjamin parle de la dette envers les vaincus de l'Histoire. Proust parle de la dette envers les moments vécus de notre propre histoire. Et Ricœur parle de la dette envers la vérité du passé. Ce sont trois formes d'une même fidélité — une fidélité à ce qui a été, dans toute sa réalité.

— Oui. Et c'est exactement pourquoi j'ai voulu mettre ces trois voix en dialogue. Ricœur dit : souviens-toi justement. Benjamin dit : souviens-toi des vaincus. Proust dit : laisse le passé te rejoindre.

Il alla au tableau. Écrivit, lentement, sous les formules précédentes :

---

**Nous sommes habités.**

**Par les morts qui nous ont faits.**

**Par les moments qui nous ont traversés.**

**Par les vaincus qui attendent d'être entendus.**

**Cette habitation est notre profondeur.**

---

— Écrivez quelque chose. Pas nécessairement long. Quelque chose sur un moment de votre passé qui vous a rejoint involontairement cette semaine. Pas pour le publier. Pour lui faire confiance. Pour lui dire : j'ai entendu. Je t'ai reçu. Tu comptes.

Et il sortit.

Le livre du grand-père était toujours là. Ouvert à la même page annotée. Et cette fois quelqu'un — Sonia, discrètement — sortit un carnet. Et commença à écrire.

Pas les notes du cours.

Autre chose.

*Quelque chose qui venait de plus loin.*

\* \* \*

## IV. La transmission — Ce qu'on ne peut pas stocker

---

— Je voudrais commencer par une question très simple.

Il était arrivé ce matin-là sans rien poser sur la table. Pas de livre, pas de feuille. Juste lui — assis parmi eux, les mains vides.

— Qu'avez-vous reçu ? Pas ce qu'on vous a appris à l'école. Pas ce que vous avez lu. Ce qu'on vous a transmis — vraiment transmis. Ce qui est passé d'une vie à la vôtre sans que vous l'ayez nécessairement choisi, sans que vous puissiez nécessairement le nommer, mais qui est là — en vous, dans votre façon d'être.

— **Noa** : Une façon de se taire. Mon père ne parlait pas beaucoup. Et j'ai reçu de lui ce silence — cette façon de ne pas remplir le vide par des mots. Je m'en rends compte maintenant — dans cette salle, dans la façon dont j'interviens peu et pèse longtemps avant de parler.

— **Thomas** : Une méfiance envers les gens qui parlent trop bien. Ma mère avait cette méfiance. Et je réalise que j'ai hérité de ça. Que dans ce séminaire — au début — c'est ce que je ressentais envers la philosophie.

Il sourit — un sourire d'autodiréision légère.

— **Thomas** : Je crois que je me suis réconcilié avec ça depuis.

— **Malia** : Une façon de recevoir les gens. Ma grand-mère — quand quelqu'un arrivait chez elle, même inattendu — elle posait tout et s'asseyait. Elle donnait son attention

entière. Et j'ai reçu ça. Cette conviction que quelqu'un qui arrive mérite qu'on s'arrête.

— **Sonia** : Une façon de ne pas se plaindre. Mon arrière-grand-mère — l'analphabète du village de montagne — elle n'est pas dans mes souvenirs directs. Mais quelque chose d'elle est passé par ma grand-mère, par ma mère, jusqu'à moi. Une certaine façon de tenir. Une dignité sans mots.

— Ce que vous venez de décrire — chacun de vous — c'est de la transmission. Non pas de l'information. Quelque chose d'une autre nature. Une façon d'être. Une posture face au monde.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**La transmission authentique ne passe pas par les mots.**

**Elle passe par la présence.**

---

— Et c'est là que réside la question philosophique la plus urgente de notre époque. Nous pouvons archiver tout. Mais quelque chose résiste à ce stockage. Quelque chose qui est peut-être l'essentiel de la transmission humaine.

Il écrivit :

---

**Ce qui se transmet vraiment ne se stocke pas.**

## **Ce qui se stocke n'est pas toujours ce qui se transmet vraiment.**

---

— **Léo** : Mais alors — comment préserver ce qui ne peut pas être stocké ? Si la transmission authentique exige la présence, le contact, la proximité — comment la protéger dans un monde où la présence est de plus en plus médiatisée ?

— C'est la question. Et je n'ai pas de réponse satisfaisante. Mais j'ai quelques pistes.

— La première piste — c'est ce que le philosophe Michael Polanyi appelait la connaissance tacite. Polanyi distinguait la connaissance explicite — codifiable, transmissible par des règles, des textes, des algorithmes — et la connaissance tacite — non codifiable, qui ne peut s'acquérir que par la pratique, par le compagnonnage, par la présence auprès de quelqu'un qui sait.

Il écrivit au tableau :

---

**CONNAISSANCE EXPLICITE — se dit, s'écrit, se stocke.**

**CONNAISSANCE TACITE — se montre, se vit, se pratique.**

---

— Polanyi avait une formule magnifique. Il disait : nous savons toujours plus que ce que nous pouvons dire. Il y a toujours dans notre savoir une dimension qui est dans nos mains, dans notre regard, dans notre façon de nous tenir. Et cette dimension-là ne peut pas être transmise autrement que par la présence directe.

— **Iris** : Vous décrivez quelque chose que je vis dans mon propre rapport à la philosophie. Quand je lis un texte difficile seule — je peux comprendre les arguments. Mais quand je le lis avec vous — dans ce séminaire, avec les interventions des autres, avec vos hésitations et vos certitudes et vos silences — quelque chose de différent se passe. Quelque chose qui n'est pas dans le texte.

— Oui. Et ce quelque chose a un nom dans la tradition philosophique. Les Grecs l'appelaient la païdeia — non pas l'instruction, mais la formation. La façon dont un être humain se forme au contact d'autres êtres humains qui sont eux-mêmes formés.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**La païdeia — former des êtres, pas instruire des esprits.**

---

— Et Platon, dans la Lettre VII, dit quelque chose d'extraordinaire. Il dit que la connaissance philosophique la plus haute ne peut pas s'écrire. Qu'elle surgit seulement après une longue fréquentation du sujet, après que quelque chose s'est allumé comme une flamme jaillie d'un feu.

Il écrivit :

---

**La flamme qui s'allume dans la rencontre —  
ce que ni les livres ni les algorithmes ne peuvent allumer.**

---

— **Malia** : Mais alors — qu'est-ce que cela signifie pour notre époque ? Si la transmission authentique exige la présence et que notre époque produit de moins en moins de ces conditions — qu'est-ce que nous sommes en train de perdre, concrètement ?

Le professeur Verne resta silencieux un long moment.

— Des maîtres. Nous sommes en train de perdre des maîtres.

Il laissa ces mots exister seuls.

— Pas des professeurs — il en reste. Pas des experts — il en reste aussi. Mais des maîtres — au sens fort. Des êtres dont la présence forme. Dont la façon d'être dans le monde constitue elle-même un enseignement. Des êtres qui transmettent non pas des informations mais une façon d'exister.

— Et cette perte est silencieuse. Parce que les informations sont toujours là. Les contenus sont disponibles. On peut apprendre plus de choses que jamais sans jamais rencontrer un maître. Et on ne se rend pas compte de ce qu'on n'a pas reçu — parce qu'on ne sait pas que ça existe.

— **Thomas** : Vous êtes en train de nous dire que nous sommes une génération de la perte. Que nous avons reçu moins que nous aurions pu recevoir.

— Oui et non. Je dis que certains types de transmission se fragilisent. Mais Ricœur avait une belle formule — la tradition vivante. Une tradition qui n'est pas la

répétition du même, mais la réinterprétation créatrice. Comme une rivière qui garde son identité en changeant constamment d'eau.

Il écrivit au tableau :

---

**La tradition vivante —**

**ce qui change en restant fidèle à lui-même.**

---

— **Noa** : Ce séminaire — ces mois que nous avons passés dans cette salle — c'est de la transmission. Ce n'est pas de l'information. Ce qui s'est passé ici a eu lieu ici — une seule fois, irremplaçablement.

— Oui. Et c'est peut-être la chose la plus importante que je puisse vous dire sur la transmission. Elle est toujours singulière. On ne transmet pas à des abstractions — on transmet à des gens. À ces gens-là, dans ce moment-là, dans cette salle-là.

Il alla au tableau une dernière fois. Sous toutes les formules accumulées, il écrivit lentement :

---

**On ne transmet pas à l'humanité.**

**On transmet à quelqu'un.**

**C'est assez. C'est tout.**

---

— Transmettez quelque chose. Pas un cours, pas un texte, pas une information. Quelque chose que vous portez — une façon de faire, une façon de voir — à quelqu'un qui n'est pas vous. Et observez ce qui se passe dans ce geste. Ce que vous sentez au moment où quelque chose quitte vos mains pour passer dans d'autres mains.

— Parce que c'est dans ce geste — dans ce passage de main à main — que la mémoire du monde continue.

Et il sortit.

Le livre du grand-père était toujours là. Et cette fois — personne ne le toucha. On le laissa simplement être là — présent, patient, avec ses marges annotées et ses pages usées et ses décennies de mains.

*Comme quelque chose qui attendait. Non pas avec urgence. Avec confiance.*

\* \* \*

# CLÔTURE

*Ce que nous allons faire du livre*

Il y avait quelque chose de différent dans la façon dont ils entrèrent ce matin-là.

Pas de précipitation. Pas de téléphones à poser dans la caisse — ils les avaient laissés ailleurs, spontanément, sans que personne le demande. Comme si cette habitude s'était déposée en eux au fil des semaines.

Le livre du grand-père était toujours là. Au centre de la table. Ouvert.

Le professeur Verne entra en dernier. Regarda la salle. Posa son manteau. S'assit — parmi eux, pas en bout de table. Et ne dit rien pendant un long moment.

Puis il dit, très doucement :

— J'ai relu ce livre cette semaine. Vraiment relu — pas consulté, pas feuilleté. Lu. Avec ses annotations. En essayant de suivre la pensée de mon grand-père dans les marges.

— Et j'ai trouvé quelque chose que je n'avais jamais remarqué. Sur la dernière page, en bas, dans une écriture plus petite que les autres annotations — comme s'il avait hésité à l'écrire — il avait écrit quatre mots.

Il marqua une pause.

## « Pour que tu saches. »

Silence.

Un silence absolu — de ceux qui arrivent quand quelque chose de réel vient d'entrer dans la salle.

— **Sonia** : J'ai fait quelque chose cette semaine. J'ai appelé ma mère. Je lui ai demandé de me parler de son arrière-grand-mère. Celle du village de montagne. Et elle m'a parlé pendant deux heures. Des choses qu'elle n'avait jamais racontées — non pas par secret, mais parce que personne ne lui avait jamais vraiment demandé.

— **Sonia** : Il y avait une façon qu'avait cette femme de pétrir le pain. Une façon particulière — les poignets, le rythme, la façon de sentir quand la pâte était prête. Et ma mère me l'a montrée au téléphone — en décrivant les gestes avec ses mots. Quelque chose a traversé le fil. Cette femme existait. Et maintenant je sais.

— Pour que tu saches. Exactement.

— **Thomas** : J'ai essayé de transmettre quelque chose à mon fils. Il a sept ans. Je voulais lui passer quelque chose que mon grand-père ouvrier m'avait passé — cette façon de regarder ce qu'on fait avec ses mains. Alors on a réparé quelque chose ensemble — un jouet cassé. Et pendant qu'on travaillait — j'entendais la voix de mon grand-père en moi. Sa façon d'être dans le travail. Et j'essayais de la passer à mon fils. Sans lui dire ce que je faisais.

— **Thomas** : J'avais le sentiment d'être dans une chaîne. De tenir quelque chose entre deux mains — la main de mon grand-père derrière moi et la main de mon fils devant.

— C'est exactement cela. La transmission n'est jamais certaine. Mon grand-père ne savait pas que j'allais lire ce livre trente ans après sa mort et trouver ces quatre mots. La transmission travaille dans l'ombre. Elle dépose quelque chose sans garantie de réception — et c'est précisément pour cela qu'elle demande de la confiance.

Il écrivit au tableau :

---

**Transmettre, c'est faire confiance au temps.**

**Confiance que quelque chose arrivera — même si on ne le verra pas.**

---

— **Malia** : Ce qui me frappe dans tout ce que nous avons traversé — Ricœur, Benjamin, Proust, la connaissance tacite — c'est que tout converge vers quelque chose de très simple. Que les gens comptent plus que les idées. Que ce qui se transmet vraiment, c'est toujours quelqu'un — pas quelque chose.

— Oui. Et c'est peut-être la leçon la plus simple et la plus difficile à entendre. Ce qui compte dans la transmission — ce n'est pas le contenu. C'est la relation dans laquelle le contenu circule.

Il se leva. Alla à la fenêtre.

— Je crois que transmettre, c'est une forme d'amour. Pas de l'amour sentimental — de l'amour au sens philosophique. Ce souci de l'autre qui fait qu'on veut que quelque chose de ce qu'on a vécu, compris, reçu — continue. Qu'on ne veut pas que ça meure avec soi.

Il regarda le livre.

— Mon grand-père ne m'a pas connu longtemps. Mais il a écrit ces quatre mots. Pour que je sache — quoi ? Peut-être simplement : que lui a été là. Qu'il a pensé. Que sa vie a eu une épaisseur. Que quelque chose méritait d'être gardé.

— C'est assez. C'est même beaucoup.

— **Noa** : Je voudrais revenir sur la langue. La langue interrompue dont je vous ai parlé au début. Et je veux vous dire quelque chose que je n'avais pas encore dit.

Il marqua une pause.

— **Noa** : J'ai commencé à l'apprendre. Cette semaine. C'est difficile — très difficile, pour un adulte qui n'a jamais eu les sons dans la bouche depuis l'enfance. Mais quelque chose se passe quand je prononce ces mots. Quelque chose qui ressemble à ce que Proust décrit — pas un souvenir, parce que je n'ai pas vraiment de souvenirs dans cette langue. Plutôt une reconnaissance. Comme si quelque chose dans mon corps savait déjà.

Le professeur Verne le regarda avec quelque chose dans les yeux qu'on ne lui avait pas souvent vu — une émotion qu'il ne chercha pas à dissimuler.

— Oui. La transmission peut être retardée. Elle peut attendre — des années, des décennies. Elle peut sommeiller dans le corps jusqu'à ce qu'un moment se crée où elle peut enfin être reçue.

Il alla au tableau une dernière fois. Sous toutes les formules, tous les noms, toutes les phrases qui s'étaient accumulées pendant ces semaines, il écrivit — lentement, simplement :

---

**Recevoir ce qui nous a été donné.**

**Garder ce qui mérite d'être gardé.**

**Passer ce qui peut encore servir.**

**C'est tout ce que la mémoire nous demande.**

**C'est tout ce que les morts attendent de nous.**

---

Il posa la craie. Restait un long moment devant le tableau. Dos à eux.

Puis se retourna.

— Je voudrais vous dire une chose. Une chose que je n'ai pas l'habitude de dire en cours.

Il les regarda — un à un, lentement.

— Ce que vous avez apporté dans cette salle pendant ces semaines — vos résistances, vos silences, vos questions que vous n’osiez pas poser — tout cela m’a appris quelque chose. Pas sur la mémoire — sur la transmission. On croit qu’on donne. Et puis on réalise qu’on reçoit aussi.

— Mon grand-père a écrit pour que tu saches. Je ne sais toujours pas exactement ce qu’il voulait que je sache. Peut-être simplement : que la pensée vaut la peine. Que quelqu’un, avant toi, a posé les mêmes questions. Que tu n’es pas seul dans ce geste.

Il regarda le livre une dernière fois.

— Vous n’êtes pas seuls dans ce geste.

Et il sortit.

\* \* \*

Ils restèrent.

Comme toujours — mais différemment cette fois. Dans quelque chose de plus calme. Plus posé. Comme après quelque chose qui s’est achevé vraiment.

Le livre du grand-père était toujours là. Ses quatre mots sur la dernière page que personne n’avait encore lus — sauf lui, ce matin, quand il nous les avait donnés.

*Pour que tu saches.*

Sonia ferma doucement le livre. Pas pour le clore — pour le respecter. Pour lui donner la forme d'une chose qui a été dite et qui peut maintenant se taire.

Puis elle le laissa là.

Au centre de la table.

Où quelque chose continuerait d'attendre — patiemment, fidèlement — que quelqu'un prenne le temps de l'ouvrir à nouveau.

\* \* \*

*Quelque part dans le monde, une archive se remplissait.*

*Quelque part dans le monde, un algorithme apprenait à imiter la mémoire.*

*Quelque part dans le monde, quelqu'un effaçait le passé pour aller plus vite vers l'avenir.*

*Et dans la salle du dernier étage, un livre fermé attendait.*

**Avec ses marges annotées.**

**Avec ses décennies de mains.**

**Avec ses quatre mots sur la dernière page.**

*Pour que tu saches.*

*Pour que tu saches.*

*Pour que tu saches.*

\* \* \*

**FIN**

\* \* \*

*« La mémoire est le présent du passé. »*

Paul Ricœur

*« Il existe un rendez-vous secret entre les générations passées et la nôtre. »*

Walter Benjamin

*« Le vrai paradis, c'est le paradis qu'on a perdu. »*

Marcel Proust